

ASTROPOLIS

- Astropolis ! Une station spatiale de la superficie de l'Etat de New York en orbite à 150 000 kilomètres autour de la Terre. Dix mille habitants : cinq mille côté américain, cinq mille côté soviétique ; pas de jaloux.

Le directeur William J. Abernathy eut un sourire satisfait tandis qu'il paradait, torse bombé et chevilles gonflées, devant la carte qui couvrait l'un des murs de son bureau.

- Ah ça, on peut dire que nous sommes la première véritable Utopie – au sens propre du terme – on ne nous trouve sur aucune carte ! S'esclaffa-t-il en frappant l'imposante mappemonde terrestre de sa chevalière de Yale.

Le professeur Alec C. Kingsley fit mine de rire au trait d'esprit du Directeur, qui continua :

- Chaque partie de la cité est spécialisée autour d'activités agricoles et industrielles spécifiques, afin de maximiser la productivité. Toute l'économie de ce côté-ci de la cité a été conçue par les esprits les plus brillants du MIT et de la Banque Mondiale. Mary Howard, prix Nobel l'année dernière, s'est elle-même chargée des questions agricoles. Par exemple, comme la terre est ici complètement synthétique, nous atteignons des rendements biens supérieurs à n'importe quelle terre arable sur Terre, il a donc fallu prévoir des superficies suffisantes pour nourrir la station tout en évitant une surproduction et une chute des prix.
- Intéressant, mentit le professeur.

Imperturbable, le Directeur enchaîna :

- Ici, les emplois non qualifiés sont occupés par des machines à la pointe de la technologie, qui n'ont besoin ni de pause syndicale ni de congés payés – je plaisante, bien entendu – et sont supervisés par des cadres humains, les emplois qualifiés leur étant réservés, Convention oblige.
- La convention d'Akasaka s'applique également ici ? A 150 000 kilomètres de la Terre ?
- Absolument, la station dans son intégralité est concernée par les traités internationaux. Notre partie de la station est sous le régime de la *common law*. Le côté russe fonctionne comme une république socialiste au sein de l'Union Soviétique.

Le Directeur s'attela ensuite à décrire le fonctionnement des Marchés Libres décentralisés. Il débitait son discours avec sincérité et candeur. Le professeur Kingsley l'écoutait patiemment. Cependant, au bout d'un moment, malgré tous ses efforts, son esprit se mit à vagabonder. Il se prit à errer quelque part sur une plage de Floride, non loin de Tampa. L'été

approchait sur cette partie du globe. Alec Kingsley aurait donné cher pour sentir les brises marines s'éparpiller sur sa peau.

- Vous savez comment nous produisons l'énergie à Astropolis ?

La question fit sursauter le professeur. Le professeur se racla la gorge :

- Hum... Non, mais par des... des panneaux solaires j'imagine. Ce serait dommage de passer à côté de ça.
- Exactement ! Les verrières de la station sont composées de cellules photosynthétiques qui captent en permanence l'énergie solaire tout en modérant les rayons pour qu'ils ne soient pas agressifs pour l'épiderme. Cependant, ce n'est pas toujours suffisant pour faire vivre une cité comme celle-ci, aussi disposons-nous de deux piles atomiques – une pour chaque côté de la cité – qui nous fournissent de l'électricité en abondance.
- Remarquable.
- N'est-il pas ?
- Mais, je me demandais, comment vous approvisionnez-vous en eau ?
- Ah ! L'eau a été un problème des plus épineux, mais grâce à un système de recyclage extrêmement poussé, nous atteignons une réutilisation de l'eau consommée de près de 93%, le reste étant fourni par des convois mensuels affrétés par Washington et Moscou. Cependant, avec les nouveaux dispositifs de recyclage Proskoch-Hington, nous espérons bien atteindre l'autosuffisance complète.
- Remarquable, répéta Alec.

Il fit quelques pas dans le bureau. L'envie de fumer grimpa en lui mais le tabac était interdit sur Astropolis. Il plongea la main dans sa poche et se contenta donc de quelques succédanés de nicotine qu'il mâcha sans grande satisfaction.

Il caressa du doigt la table en pseudo-chêne sur laquelle reposait un amas de plans de la station. Sur toutes les cartes, la partie américaine était encadrée en bleu, la partie russe en rouge.

- Comment se passe la coexistence avec nos voisins socialistes ?
- Je n'ai pas à me plaindre, les choses se déroulent globalement sans problème. De toute façon, je n'ai pas beaucoup de contacts avec mes homologues soviétiques ; les relations entre nous passent essentiellement par le Haut-Commissaire des Nations Unies Jens Pedersen. Les fonctionnaires de l'ONU s'occupent de toutes les relations entre les deux bords de la station. Mais ne vous en faites pas, vous allez bientôt rencontrer le docteur Aksakov qui vous fera découvrir la vie du côté russe.
- Qui est-il ?

Astropolis

- *Elle*. Elle est docteur en physique sociale à l'Université Populaire de Leningrad et est chargée d'établir des rapports sur Astropolis auprès du Soviet Suprême. Cela fait à peu près six mois qu'elle étudie la vie ici, des deux côtés de la station.
- Diable, une espionne ? plaisanta le professeur.
- Nous n'avons rien à cacher ici, professeur, la guerre froide est restée sur Terre. Dans l'espace, il n'y a ni Est ni Ouest.
- Vous le pensez réellement ?
- Absolument, oubliez les tracasseries terrestres, professeur Kingsley, elles n'ont plus cours ici. Ici, il n'y a que des bonnes volontés travaillant pour le bien de l'Humanité.

C'est ce que proclamaient tous les slogans sur Astropolis. Depuis qu'il était enfant, Alec entendait que ce projet allait changer la face du monde et permettre la réconciliation entre les blocs. Alec n'y avait jamais vraiment cru.

- C'est donc elle que je verrai pour visiter la zone russe ?
- Oui, même si vous pourriez visiter tout seul le côté soviétique, si vous le désiriez. Vous n'avez pas besoin d'autorisation pour circuler librement ici.
- Vraiment ?

Le Directeur eut un rire franc :

- Bien sûr ! Vous verrez, vous finirez à vous habituer à la quiétude d'Astropolis. Combien de temps restez-vous ?
- Le mandat que m'a donné le Congrès est limité à douze mois, mais je pense finir avant.
- Vous avez eu le temps de visiter la station depuis votre arrivée ?
- Non, je suis passé aux douanes et puis immédiatement ici.
- Vous devez être épuisé alors, allez vous reposer dans la suite qui vous a été préparée à l'hôtel Armstrong. Vous rencontrerez demain le docteur Aksakov.

Trente minutes plus tard, le professeur Kingsley était étendu sur l'édredon en coton synthétique qui recouvrait le lit de la suite Apollo de l'hôtel Armstrong.

Il faisait machinalement tourner une brochure publicitaire entre ses doigts.

La suite était spacieuse, légèrement moins spacieuse que son appartement de la banlieue sud de Los Angeles. Un blanc immaculé régnait sur les murs et la moquette. Diverses photographies glorifiant la conquête spatiale égayaient à peine cet univers blanc, mis à part une reproduction d'une peinture de Rockwell. Alec y porta son regard fatigué. Elle représentait les artisans de la conquête de la Lune, regroupés derrière Apollo 11.

Astropolis

Aujourd'hui la Lune paraissait si proche... *Une banlieue de la Terre*, proclamait un slogan de la NASA dans l'enfance d'Alec.

Alec soupira.

Le voyage l'avait épuisé, mais pas assez pour lui permettre de s'endormir. Un silence sépulcral régnait. Un ennui mortel le transperçait.

Il caressa pensivement le revers de sa veste. Une boîte de comprimés enflait sa poche intérieure.

Alec soupira.

Toute substance *spéciale* était interdite sur le côté américain de la station. Il avait même dû laisser sa flasque d'alcool aux douanes.

Il aurait dû débarquer côté rouge, ricana-t-il mentalement, quoiqu'ils auraient tout de même pu lui confisquer son alcool capitaliste.

Cependant, il avait pu faire passer ses médicaments *spéciaux*, privilège du psychiatre qu'il était. *Contre le stress spatial*, avait-il dit au gars de la douane. Le gars de la douane n'avait pas osé mettre en doute la parole du professeur Kingsley, le plus éminent aliéniste de la côte Ouest. Et puis après tout, ce n'était pas tout à fait faux.

Alec se leva et marcha jusqu'à la cuisine. Il marcha jusqu'au lavabo. Il glissa une pièce dans le robinet pour que l'eau s'écoule. Il remplit un verre d'eau et le posa sur le rebord de l'évier. Il sortit la boîte de comprimés de sa poche et la posa sur le rebord de l'évier. La boîte, vieille et fatiguée, s'ouvrit d'elle-même et déversa son contenu : des comprimés de mescaline. Il en prit un entre ses doigts et le porta à sa bouche. Il prit le verre et le vida. Il ferma les yeux.

Alec soupira.

Astropolis, le Paradis en orbite. La Cité où l'homme tutoie les étoiles !

Alec Kingsley sentit ses jambes se dérober. Le verre tomba au sol mais ne se brisa pas – du simili-verre incassable. Alec Kingsley s'assit sur la première chaise qu'il vit. La peinture de Rockwell s'entourait d'un sublime halo bleu ciel et s'étirait à travers tout le salon.

Oubliez les guerres, les maladies, les vicissitudes de la vie terrestre...

Alec put constater la précision de la reproduction picturale. Il s'émerveilla devant les détails de chaque visage, chaque expression finement représentée. Alec eut l'impression qu'il pouvait presque voir son reflet dans la visière du casque de Michael Collins.

*...à Astropolis, il n'y a qu'une humanité réconciliée,
Une humanité ouverte et assoiffée de progrès.
Une humanité...*

On sonna.

Alec sursauta sur sa chaise.

On sonna encore.

Alec se leva de sa chaise. Il avait retrouvé son équilibre. Alec marcha jusqu'à la porte. Alec actionna la poignée. Alec ouvrit la porte.

Une fille aux cheveux noirs se découpa dans l'embrasure.

Une *fil*le car, même si elle devait atteindre la trentaine, ses traits de jeune femme brillaient d'un étonnant éclat juvénile. Deux yeux verts parcoururent silencieusement Alec. Deux émeraudes brillantes dans la pénombre du couloir.

- Vous êtes le Professeur Alec C. Kingsley ? Demanda la fille d'une voix grave.
- Oui.
- Je suis la doctoresse Sacha Aksakov.
- Vous n'étiez pas censé venir demain ?
- Non, je devais précisément venir vous retrouver ici à 17h00. Peut-être quelqu'un s'est-il trompé entre l'heure de la station et l'heure terrestre, cela arrive souvent.

Cette subtilité échappa totalement à Alec. La question du temps ne revêtait aucun intérêt à ses yeux. A travers ses pupilles dilatées par la mescaline, il dévisagea Sacha Aksakov.

Il ne lui semblait pas avoir jamais vu de noir plus profond que la chevelure qui encadrait l'ovale de son visage. Même la nuit éternelle qui se déployait autour d'Astropolis, peuplée de ses milliers de lueurs anonymes, ne paraissait pas aussi sombre que la cascade de cheveux qui s'écoulait jusqu'à ses épaules. Elle déversait une sobre obscurité sur le grain clair de sa peau.

Le vert des iris qui ciselaient son regard répondait du même absolu.

Elle lui parut comme la vision sacramentelle de la beauté.

C'était peut-être là l'ultime limite de la pensée politique, pensa-t-il, rien ne pouvait atteindre cette curieuse beauté qui habitait les traits féminins. A l'Est ou à l'Ouest, les femmes étaient belles, comme Sacha Aksakov était belle. Qu'importe le degré de développement, le taux de croissance ou le niveau de dépérissement de l'Etat, les humains restaient ce qu'ils étaient, au fond. Maudite soit l'idéologie qui priverait un humain d'en reconnaître un autre

comme son prochain. La démocratie libérale ou sociale n'y changeait rien, l'humain restait un humain. Et Sacha Aksakov restait belle.

Des décennies de guerre froide venaient de se briser sur l'ovale délicat de ses yeux. Ce n'était pas du désir, c'était une simple contemplation. La vérité dans sa nudité transcendante.

Voilà ce qui se cachait derrière les portes de la perception.

Combien de temps dura ce regard ? Quelques secondes ? Quelques minutes ? Des heures peut-être. Alec n'en savait rien et ne s'en souciait pas.

- Vous allez bien ? Demanda la contemplée.
- Le voyage m'a beaucoup usé, répondit-il.

Le professeur se racla la gorge. La pénombre du couloir devait cacher les signes de la mescaline. Il savait gérer les effets du psychotrope mais il risquait de perdre pied si la conversation se prolongeait trop longtemps. Pourtant, il ne voulait pas rompre le contact avec elle. Les risques lui parurent insignifiants.

- Vous voulez que je revienne demain ?
- Non, ça ira mieux d'ici quelques minutes.
- Alors pourquoi ne pas descendre au bar de l'hôtel ? Un rafraîchissement devrait vous faire du bien.
- Excellente idée.

Il remit en ordre sa veste et la suivit dans le couloir. Elle glissa une pièce dans une fente murale pour appeler l'ascenseur. Il arriva presque aussitôt. Pendant que Sacha indiquait l'étage, Alec s'inspecta dans la glace de la cabine. La barbe de 17 heures envahissait ses joues. Ses yeux se creusaient de fatigue. Il parvint néanmoins à réajuster convenablement sa coiffure avant que l'ascenseur ne stoppe sa course. Des lueurs rougeâtres se mirent à danser devant ses yeux.

...unie, quelle que soit la couleur de peau, l'origine ou la religion.

Astropolis, le nouveau départ de l'humanité !

Ils sortirent de l'ascenseur. Alec finit de s'arranger discrètement.

Le bar de l'hôtel, le *Buzz's*, prenait la forme d'un café huppé comme on peut en trouver dans certains coins de Bel Air ou sur les hauteurs de Santa Monica.

Ils s'assirent à une table libre, près d'une baie vitrée surplombant la cité. La vitre était si pure qu'on pouvait se demander s'il y en avait réellement une. Un robot de service apparut et se plaça auprès d'eux.

- Que prendrez-vous ? Grinça-t-il.

Elle lança un regard interrogateur à Alec.

- Je ne sais pas, dit-il, je ne connais pas les boissons d'ici, que me conseillez-vous ?

- Je vais prendre une géante rouge, donnez une naine bleue au professeur, dit-elle directement au robot.

Celui-ci reparti en gazouillant des cliquetis métalliques. Presque aussitôt, deux verres émergèrent de la table, respectivement remplis de liqueurs rouge et bleu. Les couleurs étaient éclatantes et se mélangèrent sous les yeux d'Alec. Il vit une myriade de rubis et de saphirs envahir le bar.

Sacha glissa quelques pièces dans une fente de la table pour payer les consommations. Alec, malgré ses hallucinations, vit que la monnaie était frappée de l'aigle américain.

- Vous utilisez des dollars ?

- C'est l'unique monnaie en circulation ici.

- Même du côté soviétique ?

- La monnaie a été abolie de notre côté.

- Comment fonctionne votre économie sans monnaie ?

- Par la planification. Nous disposons d'un hyper-calculateur, Karl, qui programme automatiquement l'économie de manière optimale et attribue à chacun selon ses besoins et son utilité à la société.

- Autrement dit, vous abandonnez votre liberté à des circuits en silicone.

Sacha leva un sourcil :

- Disons plutôt que nous ne la laissons pas à la discrétion du marché.

Alec regretta son manque de diplomatie.

- Je plaisantais là, doctoresse.

Alec se racla la gorge, mal à l'aise. Sa respiration se stoppa.

- Et il ne fait jamais d'erreur ? Poursuivit-il.

- Jamais. Il est infallible. Comme notre Parti.

Alec leva un sourcil.

- Je plaisantais là, professeur.

Sacha éclata de rire.

Astropolis

- Vous semblez tout confus professeur, mais ne vous en faites pas, nous pouvons discuter de tout cela tranquillement.

Alec reprit une respiration saccadée. Le sang lui battait les tempes. Le parfum de Sacha emplissait ses narines, l'enivrant bien plus que la mescaline en était capable.

Mieux que la Détente, l'Entente !

- A quoi trinquons-nous ? Demanda Sacha Aksakov.
- A Astropolis, j'imagine.

Ils trinquèrent.

Ils portèrent les verres à leurs lèvres. La *naine bleue* se répandit dans la gorge d'Alec avec une agréable fraîcheur. Un goût de fruit lui imprégna la bouche, mais il fut bien incapable de les reconnaître.

- A quoi est-ce ?
- Je ne sais pas, la plupart des jus ici sont des synthèses d'arômes de fruits en tout genre. Il faut aller de notre côté pour disposer de vraies boissons.
- Ah ? Quel genre de boissons préparez-vous ?

Sacha sourit :

- Oh essentiellement de la vodka. C'est pour le moment le seul alcool que nous sommes parvenus à distiller ici.

Alec éclata de rire.

- Pour de la vodka, il faut croire que les Russes seraient capables de faire pousser des champs de patates sur la Lune.
- Vous ne croyez pas si bien dire.

Sacha finit son verre dans une dernière gorgée.

- Quelle est exactement votre mission ici, professeur Kingsley ?
- Réaliser un « audit psychologique » d'Astropolis – selon l'expression du chef de l'agence spatiale. C'est-à-dire vérifier que personne ne vire psychopathe à 150 000 kilomètres de la Terre.
- Je comprends, il y en a suffisamment sur Terre, autant éviter d'en peupler l'espace.
- Exactement. Enfin plus sérieusement, étant donné que l'esprit humain n'est pas conçu pour vivre en-dehors de la Terre, il est logique qu'on veuille s'assurer de la santé mentale de ceux qui y vivent depuis quelques années. Habiter dans une superstructure

Astropolis

en hyper-acier flottant au milieu du vide interstellaire n'a rien d'évident pour un cerveau normal.

- Et comment vous apparaissent les Astropolitains pour le moment ?
- Je n'ai pas eu le temps d'en étudier beaucoup, je ne suis arrivé que ce matin. Mais de toute façon, je pense qu'il faut être un peu fou pour se lancer dans une telle aventure.

Sacha tourna son regard vers la vitre et la cité qui se déployait derrière. C'était l'heure des loisirs, tout le monde sortait pour se presser aux théâtres, aux cinémas ou aux music-halls qui peuplaient le centre-ville. Les artères principales bouillonnaient d'une joyeuse ferveur.

- Tout cela est folie vous pensez ? Demanda-t-elle.

Alec tourna lui aussi son regard, mais il ne vit ni la vitre ni la cité derrière. Il ne vit que des chapeaux. De grands chapeaux en feutre gris. D'immenses chapeaux. Ils envahirent son champ de vision. Il battit fiévreusement des cils. Quelques gouttes de sueur perlèrent sur son front.

Astropolis, des vols toutes les semaines au départ de Baïkonour et de Cap Canaveral.

Demandez les renseignements à nos agents de voyage !

Astropolis...

Alec déglutit.

- Vous ne pensez pas, qu'au fond, nous aurions dû investir tous ces moyens sur Terre ? Rénover de vieilles villes industrielles désaffectées, donner un toit et un emploi à tous ceux qui le méritent... Combien de maisons d'ouvriers, d'hôpitaux ou d'écoles aurions-nous pu bâtir avec les milliards investis ici ?
- C'est aussi autant d'argent qui n'est pas parti dans la construction de chars, d'avions ou d'armes de guerre. Reconnaissez que, pour une fois, de l'argent a été investi par nos gouvernements dans l'intérêt de l'humanité plutôt que pour l'anéantissement mutuel. Et vous ne pensez pas qu'au milieu du silence et de l'éternité, Astropolis nous offre l'opportunité de prendre du recul sur nos modèles respectifs ? Il faut parfois rêver pour imaginer un futur meilleur, et Astropolis est en quelque sorte un rêve éveillé.
- C'est important de rêver, mais sans laisser le rêve être son maître. Tout ce qui a été bâti ici ne sera jamais réalisable sur Terre.
- Certes, mais là n'est pas l'important. L'important est que cela nous éclaire en pointant nos erreurs présentes et en indiquant une voie vers laquelle se diriger. C'est ça l'intérêt d'une utopie, professeur Kingsley.

- Oui, mais l'intérêt est limité en ce qu'il ne propose pas de véritable solution aux problèmes terrestres, doctoresse Aksakov. Il ne tranche même pas entre libéralisme et socialisme. Nous transposons ici nos fantasmes et nos illusions, sans les confronter à la réalité. Et c'est là tout le problème, c'est pour cela que les idéalistes échoueront toujours : un plan ne résiste jamais au contact avec la réalité. Plus vous serez dogmatiques, plus le gouffre entre vous la réalité sera forte ; plus dure sera la chute.
- Alors vous préférez être un réaliste froid ? Le pragmatisme tendu à son extrême aboutit à n'être qu'un technicien borné, à penser aux moyens mais pas aux fins de l'action politique. C'est là le but d'Astropolis : trouver du sens à ce que nous faisons sur Terre. Cette cité est la quête de la finalité de l'humanité.
- Alors Astropolis, c'est la fin de l'humanité ?
- Oui. L'utopie, c'est la fin de l'Histoire. L'Astropolitain, c'est le dernier homme.
- Et le dernier homme sera soit un libéral, soit un communiste ?
- Je pense. Pas vous ?

Alec esquissa un sourire :

- Je veux bien croire que le communisme puisse provoquer la fin du monde, mais certainement pas qu'il représente une finalité pour l'humanité.

Sacha fronça les sourcils. Le vert de ses yeux s'obscurcit. Le temps sembla se suspendre un instant. Pourtant, lorsque les lèvres de Sacha s'ouvrirent, sa voix résonna d'une étonnante douceur :

- Pourquoi pensez-vous cela ? Demanda-t-elle.

Alec prit un instant pour rassembler ses idées. Combien de temps s'écoula ? Quelques secondes ? Plusieurs minutes ? La mescaline n'abolissait pas la notion du temps dans le cerveau d'Alec, elle le rendait simplement totalement négligeable au vu des informations à traiter.

- Au fond, finit-il par expliquer, le libéralisme c'est penser que le mal se situe dans l'individu, et la démocratie libérale, l'économie de marché, c'est tenter de retourner ce mal, ce vice, contre lui-même et le forcer au bien commun. C'est pour ça que le libéralisme me plaît, plutôt que le communisme, parce que c'est une pensée qui, dans son fondement, ne repose sur aucune illusion.
- Alors vous pensez que l'humain est mauvais par nature ?

Alec se racla la gorge :

- C'est une idée qui me plaît, même si je pense que ce n'est pas la vérité. Je pense que c'est un mensonge utile, parce que si nous l'avons à l'esprit, nous éviterons la naïveté.

L'homme n'est ni bon ni mauvais, l'homme a simplement la capacité de raisonner : parfois il l'utilise, parfois non.

- Et vous pensez que le communisme est naïf ? C'est pourtant penser la société et l'histoire sous l'angle de rapports de domination, où est la naïveté là-dedans ?
- Le communisme n'est pas nécessairement naïf, mais les communistes le sont. Changez la société, vous ne changerez pas l'individu, le mal sera toujours présent. Chercher à éliminer le mal est vain, il faut au contraire tenter de le prendre à son propre piège.
- Vous êtes un désespéré en quelque sorte.
- Qu'en pensez-vous ?
- Je pense que vous dites cela parce que vos cadres de pensée sont libéraux. De là, il est logique que le communisme vous semble absurde. Vous ne pouvez pas penser le communisme en-dehors des grilles de lecture fournie par votre famille, votre école, vos médias ou votre gouvernement.
- Mais cette critique s'applique aussi à vous.

Sacha se passa la main dans les cheveux et fit tourner une mèche entre ses doigts.

- Je pense que l'individu n'existe pas. C'est une invention de la pensée du XIXe siècle et la société libérale lui donne un semblant d'existence, mais l'humain reste un être collectif qui ne pense que rarement, sinon jamais, par lui-même. Tout ce dont nous parlons en ce moment nous l'avons intériorisé depuis des structures qui s'imposent à nous. Jusqu'au langage que nous utilisons, ce langage n'est pas neutre et reflète des rapports de pouvoir qui nous dépassent. Où est la part personnelle dans les discours que nous tenons en ce moment ? Que pourriez-vous me dire qui soit réellement le fruit de votre individualité ?

Je vous aime.

Ces mots résonnèrent avec la force de l'évidence dans l'esprit d'Alec.

Voilà bien une vérité qu'aucune idéologie ne m'a inculqué, pensa-t-il, à part le catéchisme peut-être, *aime ton prochain comme toi-même, tend l'autre joue*. Mais il ne précisait pas d'apposer un baiser si c'était le voisin qui tendait sa joue.

Alec se sentit perdre pied dans les méandres de ses conjectures.

Il vit que Sacha attendait une réponse.

- Alors vous n'existez pas ? Lâcha-t-il finalement en souriant.
- Non.

Si vous n'existiez pas, je vous inventerais.

Un silence s'installa. Ce n'était pas de la gêne, Sacha prenait simplement le temps de dévisager Alec. Alec se sentait mis à nu par son regard, comme si ses pensées se déversaient soudainement sous yeux.

- Mais vous voyez, reprit-elle, jamais nous n'aurions de telle conversation sans Astropolis. Peut-être que le futur qui se joue ici ne réside pas dans la concurrence pure de vos marchés ou l'égalité parfaite de nos condominiums. Peut-être que l'intérêt d'Astropolis est que, tout simplement, les gens d'ici peuvent s'asseoir et échanger tranquillement, qu'ils soient *rouges* ou de quelque autre couleur du spectre politique. Vous n'êtes pas d'accord avec nous, mais au moins nous pouvons en discuter. Ici se joue une fin pacifique et sans heurts à la guerre froide. Un jeu à somme positive.
- Alors il faudrait bâtir de telles stations pour tous les conflits terrestres, tous les conflits religieux ou ethniques... D'ailleurs, y a-t-il des lieux de culte sur Astropolis ?

Une idée venait de surgir au milieu de l'esprit transcendé d'Alec.

- Oui, dans la partie américaine.
- Comment ont-ils fait pour que, même dans l'espace, les églises soient tournées vers Rome et les mosquées vers La Mecque ?

Sacha eut un rire bienveillant.

- Très bonne question professeur.

Alec défit un bouton de son col. Il s'essuya furtivement le front avec le revers de sa manche. A travers la vitre et ses hallucinations, il put discerner les contours de la place qui s'étendait devant l'hôtel.

Elle baignait dans les lumières artificielles.

Le mémorial Kennedy occupait l'un des abords de la place, juste à côté d'une station du Cosmopolitain, le train suspendu qui serpentait la ville.

En son centre trônait une statue grandeur nature de Sally Kristen Ride, la première américaine à avoir effectué un vol dans l'espace. Dans la navette qui l'avait mené à Astropolis, une ingénieure de la NASA avait raconté à Alec que les Soviétiques, en voyant cette statue, en avait érigé une autre, deux fois plus grande, à l'effigie de Valentina Terechkova, première femme de l'Histoire à être allée dans l'espace.

- Mais au fond, articula Alec d'une voix faible, lorsque je rentrerai sur Terre, quoi que j'aurai vu ici, rien n'aura changé.
- Oui mais vous ne regarderez plus le monde de la même façon. Ne voyez-vous ici rien qui vous redonne de l'espoir quant à notre avenir commun ?

Astropolis

Non, je ne vois que des enfants rêveurs perdus au milieu des étoiles, pensa Alec. Il aurait voulu la croire, mais que changeaient ces kilomètres carrés de paradis socialiste aux centaines de camps de travail éparpillés dans l'immensité sibérienne ? Que changeait une concurrence pure et parfaite au milieu du vide cosmique pour les milliers de travailleurs exploités par les conglomérats industriels et les firmes transnationales ?

- Je ne vous sens pas très convaincu par Astropolis professeur, le relança Sacha, mais c'est sans doute parce que vous n'avez pas encore visité notre côté de la station.

Le regard de Sacha se fit rieur. Alec se perdit dedans. Peut-être était-ce là la véritable utopie après tout : ces yeux étincelant à l'unisson d'un rire clair. Le professeur sentit comme une lumière se faire dans son esprit.

- En fait, dit-il, le fond du problème n'est pas que nous soyons en désaccord ou non. Le problème est qu'ici, les modèles qui ont été érigés ne forment qu'une réponse partielle aux problèmes de l'humanité.
- Que voulez-vous dire ?
- Qu'en ont à faire les peuples d'Afrique ou d'Asie de la démocratie de marché ou de l'économie planifiée ? Les tentatives d'implantation aveugle de nos modes de vie dans leurs pays se sont révélées désastreuses parce que nous avons oublié leur singularité. Le marché est un phénomène contingent, bien des civilisations s'en sont passées. La société communiste est irréaliste. Les deux ne sont que des modèles occidentaux créés par des occidentaux pour des occidentaux.
- Vous voulez dire par là qu'Astropolis ne s'adresse qu'aux occidentaux ?
- Oui. Parce que les sociétés que vous avez imaginées ici sont calquées sur les sociétés dont nous venons. Vous parliez tout à l'heure des structures de pensée qui s'imposent à nous ; c'est exactement ce qui s'est passé ici. Rien de nouveau n'a cours ici. Rien n'a été imaginé, Astropolis est juste le décalque de notre société d'où ont été gommés artificiellement les problèmes, sans songer aux problèmes qui pourraient surgir. C'est ça une utopie : un rêve où on oublie nos problèmes, mais où on n'anticipe pas la course du temps. Parce qu'une utopie est un modèle figé, statique, où il est impossible de penser le changement. Plus encore, les modèles soviétique et américain ont été pensés comme indépassables et communs à toute l'humanité.
- Vous qui critiquez tant Astropolis et nos modèles, qu'est-ce qui est pour vous commun à toute l'humanité ?

Je vous aime.

Astropolis

Alec se perdit une nouvelle fois dans les yeux de Sacha. Pour lui c'était cela qui était commun à toute l'humanité. Il était tombé amoureux de ces yeux et de cette femme qui le regardait. C'était la même histoire qui se répétait inlassablement depuis l'aube des temps. Tous les humains ressentait cela, partout et en tous temps. La relation amoureuse est commune à toutes les sociétés.

Alec ne savait pas si cela constituait pour autant la fin de l'humanité.

Sur Terre on faisait l'amour ou la guerre. L'amour donnait une raison de vivre, la guerre une raison de mourir. On proposait toujours de mourir pour son pays, mais peut-être valait-il mieux vivre pour celui-ci. Astropolis abolissait la guerre, qu'en était-il de l'amour ?

Astropolis était insupportable. La cité n'offrait qu'un idéal de perfection alors que c'était dans la fragilité qu'un être révélait son humanité ; Sacha montrait précisément à Alec sa faiblesse et sa fragilité.

Astropolis lui semblait vide de sens alors que Sacha lui offrait une raison d'exister.

Astropolis était un mastodonte froid de verre et d'acier ; la présence de Sacha se coulait jusque sous sa peau pour imprimer sa marque sur son âme.

Imprudemment, Alec avança la main. Il effleura la paume de Sacha.

Son cœur s'arrêta de battre.

Il lut la surprise dans le regard de Sacha. Alec sentit le monde se rétracter jusqu'à ne plus comporter qu'elle. Alec resta suspendu aux yeux de Sacha, attendant sa réaction dans une terreur sourde.

La paume se referma.

Un sourire se dessina aux lèvres de Sacha.

Leurs doigts s'entrelacèrent.

Le cœur d'Alec repartit. Il battit à tout rompre, secouant rageusement sa poitrine. Une main invisible poussa la tête d'Alec. Il avança douloureusement, comme luttant contre une marée contraire. Il avança jusqu'à rencontrer les lèvres de Sacha. Il avança jusqu'à se presser sur son sourire. Il s'avança jusqu'à l'embrasser de toutes ses forces.

...tout ce que la Terre ne peut vous offrir !

Le Rideau de fer venait de s'écrouler aux coins de leur bouche.

Alec vibra de la tête aux pieds.

Leur baiser prit fin.

- N'est-ce pas plutôt cela notre avenir commun ? Demanda Alec.

Astropolis

Sacha se recula avec un air étrange. Un halo fantomatique se découpait autour d'elle. Elle souriait, mais son sourire était étrangement tinté d'un soupçon de moquerie.

- N'est-ce pas paradoxal de critiquer les utopies alors que vous cherchez refuge dans les paradis artificiels ?

Alec déglutit difficilement. La mescaline voilait sa lucidité mais il savait très bien qu'elle l'avait percé à jour.

- Que voulez-vous dire ?
- Je vous l'ai déjà dit. Je n'existe pas.

Alec se réveilla.

Il était étendu sur le sol de sa chambre d'hôtel.

Son visage s'écrasait contre la moquette blanche.

Nulle trace de fille aux cheveux noirs. Elle n'existait pas.

Elle n'avait jamais existé, alors il l'avait inventé.

Un goût amer imprégnait sa bouche. Il tenait entre ses doigts une brochure publicitaire.

Une brochure publicitaire bordée d'images étincelantes et de slogans racoleurs :

Astropolis, le Paradis en orbite. La Cité où l'homme tutoie les étoiles !

Oubliez les guerres, les maladies, les vicissitudes de la vie terrestre...

A Astropolis, il n'y a qu'une humanité réconciliée,

Une humanité ouverte et assoiffée de progrès.

Une humanité unie, quelle que soit la couleur de peau, l'origine ou la religion.

Astropolis, le nouveau départ de l'humanité !

Mieux que la Détente, l'Entente !

Astropolis, des vols toutes les semaines au départ de Baïkonour et de Cap Canaveral.

Demandez les renseignements à nos agents de voyage !

Astropolis, tout ce que la Terre ne peut vous offrir !